

VIENT DE PARAÎTRE



HISTOIRE DE LA FRANCE XIX^e-XX^e SIÈCLE

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques 75005 Paris
Tél: 01 43 25 80 15 - Fax: 01 43 54 03 24
Courriel : publisor@univ-paris1.fr

La République et ses symboles

Un territoire de signes

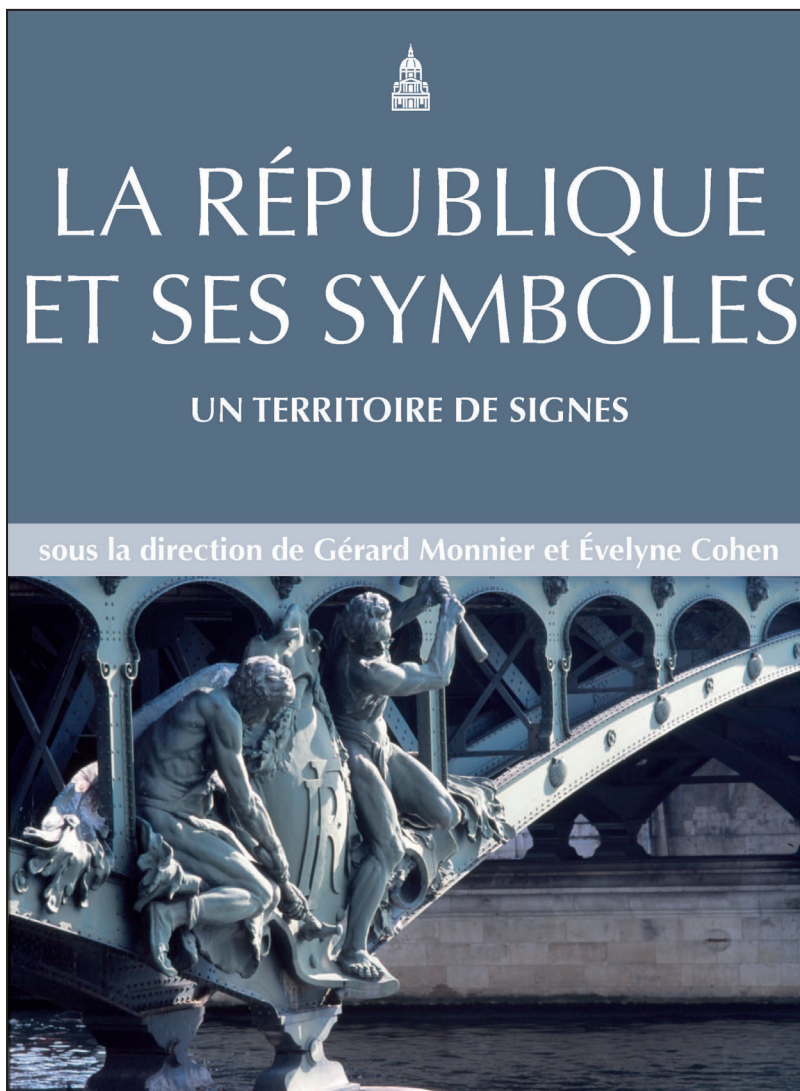
SOUS LA DIRECTION DE GÉRARD MONNIER

ET ÉVELYNE COHEN

2 DÉCEMBRE 2013, 20 × 27, 440 p., 40 €

ISBN 978-2-85944-747-2

La République et ses symboles. Un territoire de signes s'attache à l'analyse des signes, des écritures, des décors et symboles républicains qui s'inscrivent sur le



territoire de la France. Il montre à quel point ces signes, même les plus ordinaires, représentent des enjeux politiques à travers l'histoire. Il découvre leur fonction décorative sur les architectures monumentales comme sur les objets quotidiens. Il croise les approches, organise le dialogue des historiens du politique et du culturel avec ceux des formes ; il permet de faire le point sur les récents développements de l'historiographie depuis les travaux fondateurs de Maurice Agulhon et de Michel Vovelle.

Cet ouvrage, coordonné par Gérard Monnier et Évelyne Cohen, est publié à la suite du colloque *La symbolique républicaine en France, de la Révolution à nos jours*, qui s'est réuni du 10 au 12 septembre 2008 à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

BON DE COMMANDE

À RETOURNER AUX :

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques
75005 Paris

TITRE ET AUTEUR	PRIX UNITAIRE	QTÉ	PRIX
			+ frais de port *
			TOTAL

* 6 € par ouvrage, 1,5 € par ouvrage supplémentaire

Mme, M.

Adresse

.....

Code postal et ville

Date

Signature

Veuillez libeller votre titre de paiement à l'ordre de:

L'Agent comptable de l'Université Paris 1 - Publications de la Sorbonne

Table des matières

Remerciements	5
Avant-propos	7
Les auteurs	9

Pascal Ory En guise d'introduction à l'histoire des politiques symboliques modernes.....	11
Évelyne Cohen et Gérard Monnier Présentation du colloque et introduction aux actes	19

Approches initiales

Michel Vovelle La symbolique républicaine sous la Révolution française	31
Maurice Agulhon La Semeuse.....	41

Enjeux politiques

Emmanuel Fureix Effacer la République : un iconoclasme contre-révolutionnaire (1799-1852).....	49
Rémi Dalisson Les symboliques festives de la Seconde République à l'épreuve du pouvoir (1848-1852).....	59
Isabelle Rouge-Ducos Les 14 Juillet à l'arc de triomphe de l'Étoile, de la III ^e République à la Libération.....	75
Christian Beuvain Le Parti communiste français et la symbolique républicaine	87
Frédéric Cépède et Gilles Morin Les socialistes et la symbolique républicaine, XIX ^e -XXI ^e siècle	97
Jean-Louis Crémieux-Brilhac La France libre et les symboles républicains	111
Guy Krivopissko et Axel Porin La Résistance et la guerre des signes.....	127

Temps et territoires

Charlotte Pon-Willemsen † Les premiers bustes de la République : <i>Marianne n'est pas fille de Paris</i>	135
Isabelle Saint-Martin Le « Christ républicain » des années 1840	143
Élisabeth Caude Le coq dans tous ses états.....	163
Fabien Nicolas La mémoire héraultaise de la résistance au 2 décembre 1851 (1880-1940)	173

Bertrand Tillier	
Les détournements de la symbolique républicaine par la caricature (1871-1910).....	185
Alain Chatriot	
L'impossible « Marianne » : la politique philatélique coloniale française (1849-1962).....	193
Laurent Malaurie	
Clermont-Ferrand au plus fort des combats pour la laïcité (1889-1903).....	205
Jean-Noël Grandhomme	
Une histoire par procuration : les symboles républicains sur les monuments aux morts en Alsace-Moselle	221
Yvan Boude	
Marianne et le Président. Socio-histoire du décor municipal sous la Troisième République	237
Vincent Flauraud	
L'hôte de la mairie. Portraits de présidents	247
Antoine Mandret-Degeilh	
Le baptême républicain : usages institutionnels et usages profanes des symboles républicains	263
Danielle Tartakowsky	
Marianne aux couleurs de la « ville-monde » : la salle des mariages de la mairie de Bobigny	275

Architectures monumentales

Isabelle Loutrel	
Le sigle RF sur les dessins d'architecture. Le cas du fonds du musée d'Orsay	289
Gérard Monnier	
La lettre et le fronton. L'interprétation architecturale des inscriptions républicaines	305

Guy Lambert	
Les bâtiments des PTT sous la III ^e République. L'architecture publique avec ou sans signes républicains	323
Claude Loupiac †	
Architecture publique et symbolique républicaine à Paris.....	339
Antoine Brochard	
Les hôtels de région. Architectures républicaines à l'aune de la décentralisation.....	347

Arts graphiques et arts appliqués

Stéphane Laurent	
Les ornements de la République, un héritage décoratif.....	363
Cloé Fontaine-Pitiot	
Les codes graphiques dans les documents officiels, de la Troisième République à nos jours.....	373
Pierre Boisard	
Le Camembert de la République.....	381
Valérie Glomet	
Le retour de la République : une commande de mobilier en 1945.....	385
Anne Georgeon-Liskenne	
Les symboles républicains au ministère des Affaires étrangères.....	389
Odile Nouvel-Kammerer	
Comment la République s'introduit dans l'espace privé	401
Soazig Guilmin	
Éclectiques Républiques. Les incarnations de l'État à la manufacture de Sèvres	409

Index des lieux417
Crédits iconographiques423

En guise d'introduction à l'histoire des politiques symboliques modernes

PASCAL ORY

Il n'y a pas de pouvoir, rien que des preuves de pouvoir¹. Ledit pouvoir s'exerce, assurément, dans l'espace du politique, et c'est sur lui que nous nous arrêtons : notons cependant, d'emblée, pour ne plus y revenir, qu'il existe tout autant une modalité économique et une modalité culturelle du pouvoir, l'une et l'autre susceptibles d'analyses proches de celles qui vont suivre². Reste que sous toutes ses formes le pouvoir a à sa disposition trois instrumentations, ayant toutes pour fin le ralliement des désirs par l'accaparement des existences. Cette démarche vise l'incorporation, autrement dit ce double paradoxe sans lequel il n'y a pas de sociétés et qui, au fond, les constitue : d'une part, en visant à faire de corps physiques séparés un seul corps abstrait, de l'autre en spécifiant le groupe en question pour le rassembler, en le séparant des autres pour mieux l'unifier. La première instrumentation est de nature strictement coercitive – la puissance publique –, la seconde de nature essentiellement persuasive – l'action rhétorique –, mais aucune société politique ne peut tenir sans le recours à une troisième instrumentation, fondamentalement charismatique, à laquelle on donnera ici le qualificatif de « politique symbolique ».

En aval, la politique symbolique a un objet : celui de créer, entretenir voire renforcer le lien social par l'agrégation du groupe autour de signes de reconnaissance, en grec des sym-boles (dont on se rappellera toujours qu'ils s'opposent au *dia-bolique*, qui sépare). En amont, elle part d'une croyance : celle de l'importance de l'émotion comme énergie du moteur social et, corrélativement,

1 Ce texte se situe dans la continuité de l'analyse proposée par l'auteur dans l'article « Pour une histoire des politiques symboliques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47/3, juillet-septembre 2000, p. 525-536, repris en 2008 dans l'ouvrage *La culture comme aventure*, Paris, Complexe, p. 71-86.

2 Il est clair qu'on peut parler, par exemple, de politiques symboliques d'entreprise, qui mériteraient qu'on s'intéressât un jour à elles.

de l'efficacité du signe, conçu ici comme le plus court chemin du Beau au Vrai *via* le Bien. Elle a enfin, en son centre, un processus : la célébration du sens proposé – pour ne pas dire imposé – par ledit pouvoir, dans sa source (la communauté elle-même – de la tribu à la nation en passant par la *polis* –, un Dieu transcendant, le prolétariat, etc.) et dans sa durée (au travers des multiples figures du commémoratif, qu'on peut définir comme la forme collective de la remémoration).

J'ai proposé d'appeler histoire des politiques symboliques l'analyse, replacée dans le relatif du temps, de ces dispositifs prétendant à l'absolu des valeurs immémoriales, voire éternelles. Cette histoire, les textes qui suivent vont la prouver en marchant. Mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler, en ouverture, que trois approches président à son développement : la première, fonctionnelle, cherche à définir les outils du symbolique ; la seconde, formelle, à en décrire les configurations ; la dernière, intellectuelle, à en interpréter le sens historique.

Fonctions

On peut symboliser par l'objet – ce sera le signalétique – ou par le sujet – ce sera le rituel. Le premier mode de fonctionnement occupe plus d'espace-temps que le second, qui a, en revanche, pour lui la force de l'événement, cette sorte d'huile supposée empêcher les rouages du symbolique social de se rouiller. Encore faut-il distinguer au sein du signalétique ce qui appartient en propre à l'émblématique et ce qui appartient en propre au monumental.

L'émblème (« ce qui est mis dans », d'*em-ballein*, là où le symbole « met avec », de *sym-ballein*) dispose de la double qualité de la simplicité et de la maniabilité, gage, aux yeux de ses utilisateurs, d'une immutabilité. L'analyse a jusqu'à présent privilégié les emblèmes de la vue, qui imposent volontiers leur permanence, mais on n'aura garde d'oublier l'existence de toute une emblématique sonore : l'hymne identitaire, assurément, mais aussi, pour commencer, la devise – le mot « slogan » fut d'abord le cri de ralliement des clans écossais. Les sociétés modernes ont sans cesse diversifié, voire complexifié, ces objets voulus simples qui, dans leur traduction plastique, peuvent s'ordonner autour des deux lignes respectivement héraldique (des armoiries au « logo ») et vexillologique (de l'oriflamme au drapeau), parfois liées entre elles – il existe, par exemple, une famille de drapeaux d'origine héraldique, qui en dit d'ailleurs long sur l'identité des pays en question (Autriche, Espagne, Portugal...). Du sceau au timbre-poste, la variété des supports explique, dans la forme, la diversification de la catégorie qui, sur le fond, associe, sans qu'il soit toujours possible de distinguer les deux déterminations, la fonction, en quelque sorte hiérarchique, d'attribut de la souveraineté (le faisceau du licteur) et celle, en quelque sorte sociologique, d'identification du groupe, qui fait communauté

– d'où les stratégies emblématiques de groupes de la société civile (le drapeau « gay and lesbian »).

La même capillarité de l'emblème qui l'expose aux politiques d'effacement, plus ou moins systématiques, depuis la *damnatio memoriae* jusqu'à l'iconoclasme politique, le rend indispensable aussi bien au monumental qu'au rituel, remplis l'un et l'autre de devises, de pavoisements ou d'uniformes. À cet égard, le monumental apparaît comme un emblème hypertrophié dans l'espace mais aussi dans le temps qui à l'exhibition des valeurs ajoute la démonstration d'un pouvoir d'érection. Ainsi s'échelonne-t-on de la monumentalité scripturaire – entendons par là tout ce qui s'étend des stratégies toponymiques à la stèle célébrative – à la monumentalité architecturale, en passant par la monumentalité statuaire. À ce stade, il y aurait beaucoup à dire, par exemple, sur la hiérarchie honorifique qui ordonne les formes statuaire du buste à la statue équestre, et beaucoup plus encore sur le fonctionnement du *monumentum*, au sens restreint le monument architectural. Celui-ci, notons-le, réside déjà, sous sa forme la plus élémentaire, dans l'objet dé-naturé – façon arbre de la liberté ou « perche du mai » –, ce qui est assez dire qu'il a vocation à occuper l'ensemble des « édifications » – dans tous les sens du mot – orientées dans un sens célébratif, objets utilitaires surinvestis (fontaine publique), objets culturels politisés (nécropole dynastique), objets strictement célébratifs (arc de triomphe).

On est là dans une logique d'abstraction qui contraste avec la corporalité affichée – et, selon les cas, refroidie ou réchauffée – du rituel. Ici le moyen du lien social est bien dans le rassemblement, le marquage et l'exaltation des corps. Il s'agit, en quelque sorte, de l'imposition d'une « contrainte par corps », au travers d'un rapport modifié à l'espace et au temps. Notons, pour l'analyse, que l'hypothèse rousseauiste d'une forme originelle de rituel, réduite aux seuls corps, est contredite par la prolifération des emblèmes et des monuments dans, pour et par le rituel. Le rite crée le monument, le monument crée le rite et ces allers et venues entre le signalétique et le rituel conduisent à ces cas limites que sont tous les objets revivifiés par un réinvestissement relatif (le Panthéon de l'investiture de François Mitterrand en 1981) ou absolu (l'arc de triomphe de l'Étoile au lendemain de la Première Guerre mondiale, édifice napoléonien transmué en signe suprême de la Nation).

Formes

La double expertise de l'histoire des arts et de l'histoire culturelle nous le rappelle opportunément : pas plus que n'importe quel autre objet en usage social, le symbole politique n'est cependant réductible à sa fonction. « La vie des formes » nous conduit à tenir compte des facteurs conjoncturels qui en éclairent la figuration plastique, tout autant que des agents opérateurs de symboles – encore aujourd'hui parents pauvres de l'analyse.

Au reste, au sein de ces derniers, il importe d'établir une distinction entre les ordonnateurs directs et, d'une part, leurs inspireurs – cette dernière catégorie réunirait aussi bien tel philosophe façon Rousseau, tel historien façon Michelet, tel fondateur de parti façon Mussolini –, de l'autre leurs initiateurs – zone d'entre-deux où s'affirme le rôle stratégique des institutions publiques les plus fortement modélisatrices en la matière : l'armée et l'école. Il serait important, à cet égard, de rappeler et donc d'illustrer le rôle symbolisateur de l'institution militaire – dont on peut même se demander si ce n'est pas là la mission dont elle est le plus évidemment chargée dans les sociétés modernes, en particulier celles des états-nations à leur apogée. L'émergence, à la même époque et du même mouvement, d'un espace public autonome du pouvoir d'État a étendu cette capacité d'initiative au mouvement associatif – souvent en première ligne en matière monumentale – et il y aurait beaucoup à dire sur la contribution, pour ne prendre que cet exemple, de la franc-maçonnerie à l'élaboration et à la diffusion en France des symboles de la France nouvelle. Au plus près du terrain, un peintre, un sculpteur, un architecte ou un homme de spectacle, de David à Jean-Paul Goude en passant par Paul Colin, aura attaché son nom, de manière épisodique ou récurrente, à tel ou tel programme monumental ou festif. Mais, parmi les ordonnateurs c'est dans une grande discrétion qu'œuvrent les opérateurs proprement techniques, ici individuels mais encadrés (le chef du protocole, souvent un militaire), là collectifs mais inspirés (l'entreprise de fabrication sérielle de statuaire commémorative, à son apogée en France à la belle époque des monuments aux morts).

C'est à la conscience croissante des enjeux de ce secteur que l'on peut rattacher les cas, rares mais significatifs, de volontarisme administratif, telles l'éphémère « Division morale des institutions républicaines, de l'érection des monuments et des fêtes nationales » due, sous le Directoire, à La Révellière-Lépeaux, ou, sous la présidence Mitterrand, la « Mission » en charge du Bicentenaire de la Révolution. Mais la prise en considération du volontarisme et de la compétence ne saurait conduire à oublier que, sur ce terrain où rien ne se gagne sans le consensus d'une société, les agents sont aussi agis, les acteurs sont aussi joués. Créatrice de formes, la politique symbolique est, dialectiquement, modelée par la conjoncture.

Celle-là n'est, pour commencer, pas étrangère à un certain état de la technique. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il y a bien une lecture technologique du symbolique. David Cannadine avait en son temps bien montré que le passage à la radio puis à la télévision avait directement influé sur l'invention du cérémonial moderne de la monarchie britannique³, l'étude comparée que

3 « The Context, Performance and Meaning of Ritual: The British Monarchy and the Invention of Tradition, c.1820-1977 », dans Eric Hobsbawm, Terence Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 [1983], p. 101-164 [trad. fr. *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam, 2006].

nous avons menée sur les trois jubilés révolutionnaires français – 1889, 1939, 1989⁴ – a, de même, mis en valeur le rôle de l'électricité dans les scénographies des deux premiers, de l'amplification sonore dans le deuxième, de l'électronique et de la télévision dans le troisième. Que cette détermination s'impose au-delà des idéologies (cf. l'apparat parisien du 13 juillet 1939, qui s'inspire des liturgies totalitaires⁵) est confirmé si l'on tourne le regard, à l'autre extrémité de l'analyse factorielle, vers la dimension proprement esthétique. David et Quatre-mère de Quincy, également quoique différemment néoclassiques, organisent des cérémonies d'orientations politiques distinctes, la Restauration sera capable de célébrer les mêmes valeurs successivement dans la langue de Percier-Fontaine à la Chapelle expiatoire et dans l'apparat troubadour du sacre et couronnement de Charles X, à la cathédrale de Reims.

À partir de ces grammaires de base, le facteur idéologique retrouve tout son sens dans le lexique qu'il va chercher à imposer. La « preuve par le bonnet phrygien » – et quelques autres attributs du même ordre – administrée en son temps par Maurice Agulhon⁶ est restée fameuse ; elle a démontré, au niveau du détail, la sensibilité des formes symboliques aux changements politiques, greffés eux-mêmes sur un certain état de la culture politique du temps et de l'identité collective concernée. C'est dans cette perspective qu'il faut lire le rôle que peut jouer l'emprunt, total ou partiel, à des modèles étrangers ou à des modèles anciens réactivés. Ainsi est-il loisible au vexillologue de distinguer des familles de drapeaux, porteuses, au moins originellement, de lourdes significations idéologiques⁷, ainsi Esteban Buch a-t-il pu démontrer la traçabilité de l'hymne politique moderne, du *God Save the King* à l'*Hymne à la joie* européen, entre émulation et instrumentalisation⁸. La forte part de continuité qui gît au cœur de ces incessantes innovations est à rapporter à la nécessité où se trouvent les symbolisateurs de se situer, fût-ce dialectiquement, par rapport aux systèmes symboliques de la tradition locale. Une lecture critique des politiques symboliques française, américaine et soviétique mettrait sans doute au jour la part de démarquage, d'inspiration ou d'influence des pratiques symboliques respectivement catholique, protestante et orthodoxe. Sans doute faut-il conclure, provisoirement, que la panoplie des procédés rhétoriques, iconiques ou spectaculaires n'est pas si grande qu'on ne revienne pour finir à des

4 Pascal Ory, *Une nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989 : trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992.

5 Pascal Ory, « Le cent-cinquantième, ou comment s'en débarrasser », dans Jean-Claude Bonnet (dir.), *La légende de la Révolution au XX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p. 139-156.

6 Dans sa trilogie *Marianne au combat*, *Marianne au pouvoir*, *Les métamorphoses de Marianne*, Paris, Flammarion, 1979, 1989, 2001.

7 Pascal Ory, « Y-a-t-il des familles de drapeaux ? Introduction à la vexillologie comparée », dans Maurice Agulhon, Annette Becker, Évelyne Cohen (dir.), *La République en représentations. Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 393-403.

8 Esteban Buch, *La neuvième de Beethoven. Une histoire politique*, Paris, Gallimard, 1999.

techniques analogues mises au service de valeurs différentes, de Saint-Denis au Panthéon, des entrées royales aux visites de chefs d'État républicains – le sens historique résidant assez largement dans la part de discontinuité, qui fait toute la différence.

Sens

On est, en effet, loin de l'éternel recommencement du même. Que les changements soient « de pure forme » ne signifie aucunement qu'ils soient superficiels. L'analyse fine des mécanismes de réussite ou d'échec symboliques, d'enracinement ou de désaffection, dira toujours beaucoup sur la nature des liens établis entre pouvoirs publics et société civile : tout ce que nous dit le faible succès de l'allégorie de l'*Italia turrita*, concurrencée par la symbolique de la maison de Savoie⁹, ou, *a contrario*, l'enracinement rapide en France du 14 Juillet, capable d'intégrer tout à la fois la tradition monarchique de la revue militaire et les formes les plus anthropologiques de la festività populaire, à commencer par le bal¹⁰. Mais il reste encore à pousser plus loin l'analyse du succès de formes datées – la vogue de l'uniforme de parti (la « chemise ») dans l'entre-deux-guerres – ou de tel ou tel type formel – la fortune de Marianne ou de *La Marseillaise*, créations de la société civile qui finissent par s'imposer aux gouvernants.

Ces derniers exemples fournissent une piste interprétative : la modernité symbolique pourrait se raisonner dans une dialectique structurante, voire dynamisante, de l'anthropologique et de l'idéologique. Au travers d'une grille empruntant son vocabulaire à l'ethnologie l'emblème participera de l'amulette, le monument du totem ; quant au rituel, il se déclinera aisément en rites de fondation (fêtes nationales), de passage (distributions de prix), d'intégration (banquets civiques), de souveraineté, de funérailles, voire d'apothéose. Et c'est significativement à partir du monumental que se construit au début du xx^e siècle la première analyse du culturel en termes culturels¹¹.

D'un autre côté, le transfert de sacralité à l'œuvre ici ne prend tout son sens que dans une hypothèse de « désenchantement du monde ». Les citoyens acteurs de la politique symbolique moderne ne sont plus le « quatrième côté du théâtre » du temps des sujets¹². Comme l'ont montré Mona Ozouf¹³ ou

9 Gilles Pécout, « Les représentations officielles de l'Italie nouvelle au xix^e siècle », dans Maurice Agulhon, Annette Becker, Évelyne Cohen (dir.), *La République en représentations...*, op. cit.

10 Pascal Ory, « La république en fête. Les 14 juillet », *Annales historiques de la Révolution française*, 241, juillet-septembre 1980.

11 Aloïs Riegl, *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse* (1903), Paris, Seuil, 1984.

12 Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information dans la France du xvi^e au milieu du xviii^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

13 Mona Ozouf, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

Antoine de Baecque, c'est à l'échelle de ces enjeux longtemps jugés dérisoires par une vision étroitement politique de l'histoire que peut se mesurer l'ampleur en effet « révolutionnaire » du changement social à la fin du XVIII^e siècle. L'apparente contradiction qui s'exprime entre la religion émotionnelle nouvelle et la promotion du citoyen délibérant et de son « for intérieur » se trouve résolue dans un sujet collectif, où l'énergie de la souveraineté populaire trouve à s'épanouir de manière effusive : la nation.

Subsistent, assurément, d'autres tensions. D'un côté, de la « naissance du Panthéon¹⁴ » aux allégories vivantes de la Révolution radicale, c'est un même procès d'humanisation qui se repère, mais, de l'autre, c'est un projet de mobilisation des masses autour de l'autorité publique à une échelle sans précédent qui s'offre au regard. Il n'en demeure pas moins que l'étude historique de la politique symbolique permet de nuancer la proposition courante selon laquelle la spectacularisation du politique serait une caractéristique de notre époque : à chaque époque son « spectacle du politique », en fonction de la technologie de la communication qui lui est propre et des valeurs qu'elle entend promouvoir.

14 Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.